

**Zeitschrift:** L'Hôtâ  
**Herausgeber:** Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien  
**Band:** 46 (2022)

**Artikel:** Journal Macadam  
**Autor:** Pagnard, Rose-Marie  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1064561>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 15.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

**À** quelques kilomètres d'ici, par la grand-route, vous tombez dans un village qui n'en finit pas de descendre, quelle pente, mes amis ! En hiver, par un jour de grand gel, vous pourriez poser les fesses sur le trottoir de gauche et glisser de la première à la dernière maison en un rien de temps. Dans ce cas vous ne verriez pas le vieil homme et son balai. Vous ne vous sentiriez pas obligé, par politesse, de risquer votre vie en sautant sur la route, où les poids lourds prennent leur élan pour attaquer la pente. Vous n'auriez aucune idée du trésor qui exulte là, devant sa maisonnette, sur deux trois mètres, non, impossible ! Un bout de trottoir, c'est ça, oui ? Non, un trésor, pas moins, étant donné que plus ce que nous possédons ou croyons posséder est intime, plus nous y tenons. Ce bout de trottoir, comme vous l'appelez, est attaché au cœur du vieil homme, bien qu'il reste nuit et jour visible au grand air, et, de ce fait, me dis-je, parfaitement à sa place, à la fois public et secret, fermé et ouvert sur le monde.

Tous les matins de l'année, vers dix heures, vous pouvez observer le vieil homme devant sa porte, frêle relique de l'administration helvétique ou du Grand Palace des Dolomites, en chemise blanche ou en manteau et bottes de feutre. Il déclare son amour à ce petit territoire, son balai de paille taquine et chatouille, les grains de poussière et les particules des gaz de moteur et les fientes d'oiseaux et les objets étrangers volent dans l'espace et sur la route, en hiver la neige fait de la résistance puis finalement se replie, tout comme les feuilles d'automne, tout comme le sable jaune venu du Sahara se déposer sur toute la région ce 17 mars 2022.

Je m'arrête respectueusement à la frontière de son territoire pour lui parler :

- Si vous faisiez un petit tas de ce sable, j'en prendrais un peu dans ma main, pour rêver...

Le vieil homme sourit, il m'invite à le suivre à l'intérieur de la maison. Dans la cuisine, nous devons nous faufiler entre des piles de journaux. La table est couverte d'un splendide tapis assurément oriental. Me voilà perdue dans un autre monde, me dis-je, et curieusement je me sens heureuse d'être perdue. Journaux d'ici et d'ailleurs, langues inconnues, papiers roses, vert pâle, si je coupais les ficelles qui les tiennent ensemble, nous serions emportés, lui et moi, sur des océans sans nom, dans des villes et des terres sans nom, comme des grains de sable, et que peut bien comprendre des hommes et du monde un minuscule grain de sable ?

- Tout à fait, tout à fait, dit le vieil homme maintenant assis devant ce tapis magique avec une tourterelle entre les mains et l'air de savoir ce qui me passe par la tête. C'est le dernier de mes pigeons voyageurs, il s'appelle Wind, Vent... Puis-je vous offrir une tasse de café ?

Tasses, soucoupes, petites cuillères étincelantes, sucrier, petit pot à lait, tout est disposé cérémonieusement entre nous, puis le bec de la cafetière blanche verse le café, l'oiseau observe tout, j'entends marcher au-dessus de la cuisine, puis un fracas sur des marches, peut-être les marches de l'escalier entrevu en arrivant. Mais cet homme m'assure qu'il est seul dans la maison, tout seul, l'arrête pâle de son visage penché vers le noble tapis sur la table (l'unique témoin, me dis-je). Alors c'est

une radio que j'entends, la radio depuis le début de la guerre en Ukraine fonctionne sans arrêt dans ma propre maison, c'est d'ailleurs pour y échapper que je me suis mêlée de cette histoire de balayage, probable ; d'ailleurs j'aurais dû m'arrêter dans un autre village, pas celui-ci qui héberge à deux pas du cimetière des réfugiés de je ne sais combien d'enfers du monde, des personnes que je salue dans la rue, au supermarché, avec un sourire coupable, idiot ! Tout de même, qu'est-ce qui n'est pas idiot, affreux, hysterique, qu'est-ce qui peut encore bien surgir dans nos oreilles douillettes, sous nos yeux douillettes, je le demande au vieil homme, ça me sort de partout. Il chasse le pigeon et me sert un deuxième café, il me paraît moins vieux, je dois dire un homme, en parlant de lui, simplement un homme.

- Vous avez envie de voir le jardin ?

Un jardin ! une vieille chaise et une savate devant le mur voisin ! Vu la pauvre façade côté rue, je ne m'attends à rien de plus. Je dis oui, merci.

- J'aime assez l'ocre jaune, regardez, il y a partout ce sable du Sahara, même sur les bûches que j'ai préparées pour le feu... en mars, à mille mètres d'altitude, sans une feuille, juste avec quelques primevères, jonquilles, violettes, on ne va tout de même pas refuser cette belle couleur, ici je n'y touche pas, je vous laisse poser les doigts partout, je vous en prie !

- Merci, dis-je, le souffle coupé par l'image enchanteresse flottant dans le léger brouillard de l'air. Des arbres deux fois plus hauts et larges que la maison, des athlètes en attente imminente d'une multitude de feuilles, des formes buissonnantes, des roches à escalader et sûrement des grottes et de minuscules ruisselets et à nos pieds un rond de gravier et...et dans ce...cette...

- Rien, dit-il, rien de bien intéressant pour vous, un logis où vivaient autrefois mes pigeons voyageurs, il est pour tout dire devenu pourri, voyez-vous, pourri à ne plus pouvoir être montré !

Quelle blague, je pense. Je veux entrer dans cette remise, ses vitres alignées comme des miroirs débordant d'histoires me jettent des coups d'œil irrésistibles et hop, je suis dedans, le vieil homme sur mes talons.

- Vous allez me décevoir, vous ne devriez pas, je vous en prie !

- Oh, si quelqu'un dort ici, mes excuses, je ne tiens pas à déranger...La vérité est que j'ai aperçu un lit et une tête d'ange ou d'enfant sur un oreiller, mais les petites larmes dans les yeux du vieil homme me font refermer doucement la porte de la remise, nous nous regardons et une sorte de compréhension amicale emplit le jardin, l'air, secoue les cerveaux toujours trop rapides dans leurs calculs et autres manœuvres rationalistes.

Il me fait travailler. Ou je travaille sans qu'il me l'ait demandé, dans la vie certains actes s'enchaînent à une vitesse démente comme si, voyons... comme quand les brins d'un vieux balais de riz s'embrouillent sur les rugosités du macadam par un matin de mars, jusque avant l'apparition tonitruante du printemps qui cette année 2022 penche sa pauvre tête d'assassin sur des maisons et des champs là-bas en Ukraine, des lieux tout froids encore, tout givrés au matin, tout endormis parce que dans le fond et depuis toujours ces choses-là n'ont pas le moindre mot à dire aux hommes décidés à ramper, voler, courir, un casque antédiluvien sur le crâne, une arme supersonique sous les genoux, non, rien à dire, c'est comme le veulent les empereurs, pas autrement.

Mais j'étais en train de vous dire que dans ce jardin – qui dans quelques semaines méritera tout un chapitre multicolore sauf si une bombe entre-temps le déchire – dans ce jardin je travaille sous la direction de mon nouvel ami, j'entasse les piles de journaux qu'il apporte de la cuisine, et nous y mettons le feu.

Le feu dévore, tousse, les belles pensées romanesques me sortent de la tête, un bout de papier rose fait des manières avant de s'effondrer, juste là, pour que je lise... quoi ? Des mots calcinés dans une langue inconnue, je ne sais

pas. Assis sur un banc, nous suivons et ne suivons pas le spectacle du feu, Wind le pigeon couve une rancœur ou quoi sur une branche éloignée, une discussion sur l'actualité s'est mise en route, polie, exquise, et j'apprends que cet homme possède des livres et des livres, je mentionne ceux que je suis en train de relire, il connaît tout.

- Et l'absurdité, et la dimension tragique... Prenez par exemple *Le train zéro* écrit en 1997 par le Russe Iouri Bouïda ! Dans un trou perdu, une gare et des baraquements pour ceux qui entretiennent un bout de voie ferrée sur lequel chaque nuit passe à grande vitesse un train de cent wagons plombée, au contenu mystérieux, on ne sait pas d'où vient ce train, on ne doit pas chercher à savoir quelle est sa destination sous peine de mort ! Aujourd'hui interdiction de prononcer le mot guerre sous peine de prison, des bus filent en direction de la Russie remplis de...

- Tout à fait, remplis de détresse humaine !

- Et Joseph Roth, *La rébellion, La marche de Radetzky*, chute de l'empire austrohongrois, guerres, frontières, les médailles et les jambes de bois au feu, comme j'ai pleuré, comme j'ai pleuré ! Pourquoi est-ce qu'on ne peut pas transfuser les prémonitions et la sagesse et le pacifisme de cet écrivain dans les veines des hommes ?

- Et des femmes ? Ou pas ?

Je regarde mes chaussures, je l'entends rire, je pense à sa chemise blanche bien repassée, au bout de trottoir propre, au café...

- Et des femmes. Bien entendu.

- C'est étrange, dis-je, quand je ne comprends plus rien du monde et de la vie, comme maintenant, ce jour de mars 2022, j'ouvre un livre de Singer, n'importe lequel, et je sais que j'y trouverai autant et même beaucoup plus de questions qu'un individu normal peut en poser au cours de son existence, elles sont écrites dans la chair des histoires mêmes, pas besoin de parcourir le

livre du début à la fin, je sais par cœur ce qui s'y passe, mais j'ai besoin des questions, dans ma tête je suis une spécialiste des questions...

- Isaac Bashevis Singer. A sept ans il connaissait quatre langues, comme moi. Les questions sont plus importantes que les réponses, il faut posséder un cerveau d'enfant et un cerveau de vieillard pour les imaginer et les écrire, ou posséder une grande salière, comme ça, vous voyez ? une salière prête à lâcher ses grains au bon endroit d'un texte, la salière Génie !

J'ai des picotements dans la nuque, sous les cheveux, quelqu'un me regarde, me dis-je, mais j'essaie de poursuivre la conversation, toujours délicate, toujours exquise, tandis que le feu tousse, dévore ses propres restes.

- Je vais relire aussi *La chute d'A.*, de Friedrich Dürrenmatt, publié en 1971... Si je me souviens bien, c'est l'hypothèse de la chute de Staline ou de tout autre homme de pouvoir absolu, une histoire de pions sur un échiquier truqué, de pions ou de dieux d'argile, faisant la pluie et le beau temps sur Terre et se bouffant entre eux, je voulais dire, s'entretuant...

Le vieil homme hoche la tête, le soleil lance à travers le voile de sable un rayon mince comme un cheveu qui tombe sur le dernier bouton de sa chemise, pour nous rappeler l'heure, peut-être. L'heure des informations.

Nous nous levons. Je ramasse un papier tombé loin du feu, le genre questionnaire officiel, avec le timbre de la commune et les lignes habituelles en gras suivies de deux points.

- Je vous en prie, donnez-moi ce papier !

J'ai déjà tout enregistré quand le papier arrive dans sa main, je vous dirais immédiatement ce qu'il en est si à l'instant un petit ours à tête de garçon n'était pas en train de crier sur le seuil de la remise, et le vieil homme en train de lui caresser les mains. Dix, onze ans, un corps trapu, musculeux, des sourcils et des yeux trop grands, trop noirs.

- Papa grand-père, dis-lui qu'on n'a pas d'argent, pas d'argent !
- Tout à fait, pas de problème, tu peux sortir, surveille les braises, je reviens...

Je traverse la cuisine, je me retourne pour sourire au vieil homme entouré de flammes, me semble-t-il, de flammèches sombres et brillantes comme l'enfant, tandis que lui, avec ses cheveux blancs et son teint délicat comme celui de ses petites tasses à moka fait un petit saut et me barre le chemin dans le corridor, un doigt sur les lèvres. Le balai de riz attend, les murs et le sol en pierre attendent, alors je croise mes mains sur mon torse et je m'incline, je dis oui, oui, silence, à bientôt ! Il m'ouvre la porte de la maison puis me tend le papier qui avait échappé au feu :

- Prenez, que vous le lisiez ou pas n'a aucune importance pour le garçon, c'est une copie de la copie de la copie... rien, vous comprenez ? Le garçon restera aussi longtemps que durera la guerre dans son pays, l'autre pays en guerre, il ne grandira plus, il a porté des sacs et des ballots et des valises jusqu'à se casser le dos. Vous viendrez l'apprivoiser, avec une femme, il s'habituerà, tout à fait, oh oui, tout à fait !

La circulation sur la route continue comme si de rien n'était, en marchant jusqu'au parking, je lis le questionnaire, il y a si peu de mots à lire, en vérité, il faudrait dire plutôt que je regarde : des rectangles noirs en guise de réponse. Dessinés et remplis au stylo, des blocs. Signifiant : ici fut écrit quelque chose que j'ai décidé de rendre illisible tout en désirant que vous sachiez qu'il y eut quelque chose. Nom, prénom, âge : rectangles noirs. Religion : un rectangle noir. Nationalité : le plus grand rectangle noir.

Dans la voiture, j'écoute la radio. Une famille de cinq personnes s'est suicidée en se jetant du balcon de son appartement au septième étage d'un élégant immeuble, au bord de notre lac. La mort met-elle fin au désespoir, vraiment et entièrement ? Et si le désespoir d'un être humain était un serpent... on lui coupe la tête, c'est

spectaculaire et définitif, mais le serpent se refait une tête, il s'étire jusqu'à une petite fumée, vous la voyez, là, au-dessus de l'usine d'incinération ? eh oui, le serpent Désespoir lui aussi la voit, il retrouve le mort et tout continue comme avant... sauf si une fois pour toutes les êtres humains ( pas la lune ni quoi que ce soit d'autre) décidaient de ne pas, de ne vraiment pas permettre à la tête du serpent de repousser !

Arrête d'y penser, arrête ! Non, il ne faut pas arrêter d'y penser, et les gens, là-bas en Russie, mais également dans d'autres pays menés par des dictateurs, je souhaite qu'ils ne croient pas à la fatalité, à quelque effarante posture de soumission. Je sais bien qu'il est facile de dire cela dans ce pays neutre, en paix, mais toutefois ce sont là mes pensée et mon souhait.

La route roule, la voiture fait du sur-place, la radio se rallume d'elle-même, impatiente déesse des mauvaises nouvelles, aujourd'hui, hier, quand cela finira-t-il ? Une voix de petite fille salue les canards et les chats en ukrainien, un journaliste traduit tout de travers, j'en suis sûre, une voix de petite fille, je sais ce qu'elle raconte, vous vous en doutez ! Au lit ! lui dit sa maman, et on éteint les lumières, le monde est obscur, la gueule de travers comme un loup contrarié.

Vingt mars 2022, discours du président Zelinski adressé aux Israéliens, silence jusqu'au fond des bouts de terre où nos grands-parents morts ont pour toujours le même âge. Je n'arrive pas à suivre, pas à marcher droit, des traditions et des langues et des légendes et des croyances et des nourritures et des façons de claquer la langue ou de se moucher ou de se saluer ou de s'aimer sont répandues sur cette planète, je ne veux pas de frontières, je n'en veux pas ! Tu perds la tête, ou quoi ? Et se défendre, hein, est-ce que tu y penses ? Ah oui, des armes et encore des armes, c'est ça ? Comme dans les films à la télé ? je ne sais pas avec qui je discute, mais l'autre se montre plutôt conciliant, pour finir nous sommes du même avis, les fabricants d'armes doivent aussi comparaître devant les juges, les metteurs en scène ne doivent plus considérer

les armes comme des accessoires de théâtre et autres spectacles (avec des acteurs au front bas, très bas ), les femmes ne doivent plus encourager les fils et maris à se déguiser en tueurs, ni leur envoyer des petits gâteaux, ni laver leur linge, ni garder leurs enfants, ouste, loin, allez chez votre papa les enfants ! quant à l'amour : nous voulons étreindre les tendres pacifistes, les porteurs de balai, nos amants et nos amantes grillent le pain du petit déjeuner car la journée sera belle et notre faim est noble, les miroirs du monde entier n'en peuvent plus de refléter des uniformes avec rubans et médailles, des chasubles en or, des salles en perspective centrale millimétrée avec au fond une table en marbre pour l'ogre et ses petits, les miroirs baissent les yeux devant les laboratoires et les pipettes de gaz et les paquets de drogues, les miroirs, les âmes, se brisent.

Discours du président Biden en Pologne, je n'ai pas noté la date, est-ce aujourd'hui, au moment où ma fille m'appelle ? Elle est coincée dans un bouchon, elle doit être avant vingt heures au centre d'accueil des réfugiés ukrainiens arrivant d'Allemagne à Bâle, une psychologue et sa sœur enseignante l'attendent. Je viendrai demain, je dis une bêtise de ce genre, c'est le trac, et bien pire quand enfin je les rencontre, ces deux femmes, quand nos regards se croisent, que nos larmes remplacent les mots. C'est la réalité qui entre en toi.

Ce soir on ne mange pas. Cette nuit on a peur du silence, une mouche d'hiver se manifeste, ne la tue pas, je crie en ouvrant la fenêtre, en allumant toutes les lampes. Au bout du pré se construit une maison. La grue d'un jaune pur sur le ciel d'un bleu pur. Des tonnes de briques, le camion bibendum pour le béton, les vestes neuves des ouvriers, une poignée de neige intacte tout là-bas, sous la forêt. Tu vois ?

Le monde propre, le monde plein de projets, vous pouvez les faire disparaître, je ne porterai pas d'arme, rien, jamais. Mais quand tu n'auras que des baskets bouillies à manger, tu changeras d'avis ! On n'en est pas là, dis-je d'une voix misérable.

Je suis fatigué, déprimé, nous écrit ce matin l'ami écrivain, le Russe qui depuis le début de la guerre en Ukraine se démène armé de ses mots, devant les micros, les caméras, les manifestants du monde, dans les journaux. Cher Micha... je commence et je ne sais pas comment continuer mon message, alors je n'écris que ces mots. Tu es nulle, naïve, va aider le vieux à balayer son bout de trottoir, continue ton roman, occupe-toi de tes personnages imaginaires !

Je roule vers le village que vous connaissez, je pourrais couper le moteur dans la descente et viser la porte que vous connaissez aussi, et le jardin serait en avance sur la saison, avec des feuilles par milliers, des fleurs autour du garçon bien droit et mince et redevenu enfant, le balai serait posé contre le mur côté rue, allez-y, prenez-le et faites-en des baguettes japonaises ou des chapeaux vietnamiens !

Mais rien n'a changé, l'ami sans nom fait le café, le pigeon fait le curieux, le garçon fait des grimaces en se tenant les reins, assis entre nous.

- Je ne supporte tout simplement plus ces intellectuels français qui parlent du matin au soir de stratégie militaire eccétera à la télévision, dit mon ami, c'est du spectacle, de l'éloquence, quoi !
- Oui, l'éloquence française tellement moquée par Dostoevsky après son voyage à Paris !
- Tout à fait, mais on ne va pas s'y mettre nous aussi, le café refroidit, buvez, et toi, cher pigeon, envole-toi, il n'y a pas de frontières dans les airs...

Bon, il est dix heures, permettez que j'aille donner un coup de...

Eh oui, vous pouvez le voir devant sa porte, sa chemise impeccable et son balai jouent la comédie, chaque chose tient à une autre, comédie, filet de sécurité, survie.

Le 5 avril 2022